

Désiré Sanchez

Ma vie...





J'ai été un élève moyen, voire médiocre, mais mon Père m'a mit au travail très jeune, potagers, vignes, tout ça l'outil en main, nous avons même creusé un puits de 12 mètres dans le rocher pour avoir de l'eau, avant que celle de la ville arrive.

Alors mon enfance fut un mélange de travail chez mon Père, de rugby, football, où j'ai eu de belles réussites, mais bon, comme bien d'autres.

Maria Soledad vint au monde en 1918 dans un village près d'Oviedo « soto del barco », et son enfance fut rurale, fruste et pourtant relativement heureuse. Toutefois elle avait de nombreuses sœurs et deux frères ; ils ne s'attendaient pas à ce que la guerre civile espagnole disperse leur famille, ni toutes les épreuves et souffrances qui allaient venir...

Elle fut volontaire pour aller faire un rapide cours d'infirmière, puis elle se retrouva sur le Front (coté Républicain bien sûr) où elle soigna de son mieux les soldats blessés et mourants...

Ensuite ce fut la victoire des Franquistes, et je ne sais trop comment avec sa Mère et certaines de ses

sœurs, ses deux frères, ils réussirent à gagner la France...

Elle apprit le Français Maria Soledad, bien même, dans cette petite ville de Terrasson en Dordogne ; mais elle n'oublia jamais que son père et son beau-frère furent fusillés par les « Phalangistes » après dénonciation comme « rouges » du curé du village, parce qu'ils n'allaient pas à la messe...

Alors Dieu pour elle n'existait pas ! Car elle ne savait pas, ne pouvait pas savoir que l'Eternel n'est pour rien dans la folie démoniaque des hommes...

Martin vint au monde en 1916 à Santander. Un 11 novembre, comme une prophétie qui serait amusante si elle n'avait pas été dramatique...

Ses parents venaient de Valladolid, où la famille de son père était des viticulteurs plutôt à l'aise, cependant un de ses oncles au Mexique, qui possédait des magasins, lui demanda de venir le rejoindre pouvant lui offrir une situation.

C'est ainsi qu'ils rejoignirent Santander afin d'embarquer pour le Mexique. Mais hélas pour elle, la Mère de Martin eut peur de prendre le bateau et ils restèrent à Santander où naquirent Martin, ses sœurs et ses frères.

Ce fut une vie de misère, d'emploi d'ouvrier à celui de docker, passant même par un sale boulot aux abattoirs...

Passèrent ainsi les premières années de Martin...

Puis misère aidant, son père prit Martin avec son

fil aîné et s'exila dans l'est de la France où il les fit promptement embaucher dans une verrerie ; Martin avait onze ans, son frère quatre de plus ! Debout à quatre heures du matin, une gamelle de café au lait, un bout de pain et fini pour la journée... mais Martin y apprit le métier de verrier.

Ce que je vous conte là est l'exacte vérité

Alors, je ne vais pas faire des phrases inutiles comme à mon habitude, toutefois, je serai précis quand il le faudra, suivant les moments de ce récit.

Cette enfance en France fut pour Martin une longue suite de conflits avec son père, il n'a pas reçu d'amour, et il ne sut pas en donner plus tard, même s'il a cru le faire... sa Mère et ses autres frères et sœurs restés à Santander dans une misère totale, fit que sa Mère en perdit la raison et sombra dans la folie définitivement...

Mais cela Martin ne l'apprit que beaucoup plus tard, lorsque l'un de ses fils le ramena en voyage dans son Santander natal, nous en reparlerons plus tard dans ce récit...

Martin fut rudoyé par les vieux verriers, les gifles étaient courantes... un jour excédé, il joua un « sale tour » au chef de place qu'il servait, aussitôt ce fut la ruée vers lui pour une correction des plus sévères ! Il s'enfuit, personne ne put le rejoindre et coincé au bout d'un quai il plongea dans le canal, ses poursuivants n'osèrent pas le suivre... cependant le soir, il fut bien obligé de rentrer et le directeur de la pension

où ils vivaient lui asséna une rude paire de calottes, ainsi la vie de Martin fut des plus injustes, à un âge où il aurait dû recevoir une éducation car il ne mit jamais les pieds dans une école Martin...

Son seul loisir était le football où il était un excellent joueur, dans ce groupe de jeunes espagnols exilés, ils montèrent une équipe, des 15/17 ans en moyenne ; le club local était en deuxième division à l'époque et pour s'amuser, ils les provoquèrent dans un match amical un dimanche ! Mais surprise, ces quasi-professionnels, reçurent la « pâtée » de leur vie de footballeurs, cette jeune équipe de gamins mal nourris, peu entraînée, leur infligea un cinglant 7 à 1 ! Martin avait marqué deux buts ce jour-là ! Soixante ans après, il en parlait encore...

Toutes ces années son frère aîné et lui travaillèrent comme des esclaves, leur père prenait leurs payes, bien maigres d'ailleurs, aussi, c'était la débrouille, les jeux dans les fêtes populaires de l'époque où avec son copain Santiago, qui devint d'ailleurs professionnel de foot en première division à Rouen en 1938, avec Santiago donc, ils gagnaient le plus souvent toutes les courses, car le bout de gâteau et le vin chaud qu'on décernait alors aux trois premiers les motivaient avec une envie que les gamins d'aujourd'hui n'ont plus, il faut avoir faim pour vendre chèrement « sa peau »...

De fil en aiguille, ils se retrouvèrent à Terrasson, je ne sais pas comment ni pourquoi !

En cette année, le Front Populaire emporta les élections... Martin comme tous les ouvriers de l'époque était communiste de cœur, tant la propagande bolchevique avait fait croire à tous ces miséreux, qu'elle était l'avenir de la classe ouvrière...

Alors éclata la guerre civile espagnole, le PC donc lui fit croire que s'il n'y allait pas, jamais il ne reverrait son pays...

Il passa donc par le consulat espagnol de Bordeaux où on lui remit un billet pour Barcelone...

Là il me faudrait tout un livre pour tout raconter, mais est-ce utile ? Je vais cependant tâcher d'en conter la quintessence.

Arrivé au « cuartel Spartacus » caserne qui n'existe plus à Barcelone, on lui fit une rapide instruction militaire, mais il y trouva encore ce manque de nourriture qu'il retrouvait après avoir durement gagné en France un minimum d'opulence...

Alors je ne vais pas raconter toute la guerre d'Espagne comme je l'ai fait dans un autre roman. Je vais vous dire que Martin échappa à la mort par miracle !

Il se retrouva sur le Front d'Aragon, où après bien des misères, des combats perdus d'avance devant des troupes entraînées et mieux équipées, le Front céda assez vite, et il se retrouva dans un exode à pied avec quelques compagnons, pour tâcher de rejoindre la France.

En plein mois de février de 1938, sans équipements sérieux, ils traversèrent le Val d'Aran, fortement enneigé, puis grâce aux indications d'un berger dans la montagne, qui les restaura un peu et leur montra le chemin par des détails que je ne vais pas expliquer, parce que tout le monde sait comment on se dirige quand on voit les étoiles, Martin l'apprit pour la première fois de sa vie cette année-là.

Il arriva donc dans un petit village Français en bas de la montagne, dont je ne me souviens plus du nom. Comme il parlait français, il servit d'interprète pour le directeur du camp, mais, lui dit ce dernier : « si personne ne vient vous chercher pour répondre de vous, je vous renvoie en Espagne » ! Alors ne sachant pas manier la plume, il fit écrire à son frère aîné par le directeur, et heureusement que la femme de Paco, son frère, savait lire, car Paco ne savait pas non plus ! J'ajoute ici, que dans les tranchées, un lieutenant avait montré les rudiments de l'écriture, de la lecture à tous les illettrés comme Martin, ensuite il apprit à lire et à écrire quasiment seul, et il a toujours lu jusqu'à ce que dans la fin de sa vie, ses yeux ne le lui permettaient plus, il en pleurait de rage Martin...

Paco prit donc le train pour aller chercher Martin, et après bien des déboires avec les contrôles de police, même avec le papier du directeur du camp qui prouvait sa mise en liberté, il faillit encore se faire renvoyer en Espagne...



Arrivé en gare de Brive, affamés tous les deux, Paco leur offrit un bon vieux steak frites comme il en existait à l'époque ! Paco dit au patron bistrotier : « et mettez des frites ! qu'il y en ait ! »

Cela semble simple, mais ceux qui ne sont jamais restés sous-alimentés un long temps ne peuvent que difficilement comprendre...

Alors, c'est là où Maria Soledad et Martin se rencontrèrent, car elle ne parlait pas encore très bien le français, Martin oui, mais l'attraction d'une part de leur jeunesse et la langue espagnole comme dénominateur commun, il fut fatal qu'ils se fréquentèrent amoureusement et se marièrent en 1941 !

Pas un bon moment pour des noces, mais c'est ainsi.

Martin continua de travailler à la verrerie de Terrasson qui hélas n'existe plus aujourd'hui ! Maria Soledad était « placée » dans une famille bourgeoise comme bonne à tout faire y acquit pourtant une expérience, des humiliations aussi, elle en parlera toute sa vie...

Vint le jour où les Allemands franchirent la ligne de démarcation. Là aussi je ne vais pas conter cette partie de l'histoire que tout le monde connaît !

Maria Soledad et Martin s'étaient installés dans une petite maison située sur une petite propriété qu'ils purent acquérir après la guerre.

Mais nous n'en sommes pas encore là.

Un jour Martin reçut une convocation de la « kommandantur » de Périgueux, Maria Soledad, lui dit alors « si tu y vas, t'es fichu » ! Il ouvrit les rondelles de la cuisinière et jeta la lettre au feu...

Un brave homme, secrétaire à la mairie de Terrasson, lui fit avoir par le maquis une place d'ouvrier agricole dans une ferme des hauteurs terrassonnaises.

Cet homme dont j'ai hélas oublié le nom, fut fusillé par les allemands, tellement des canailles jalouses l'avaient dénoncé, mais cela est arrivé en beaucoup de lieux en ces années noires, cependant Martin montrait avec fierté la belle écriture de cet homme de cœur qui avait rédigé le livret de famille lors de son mariage avec Maria Soledad !

Mais il dut aussi servir d'estafette pour la Résistance et il essayait en même temps d'aller porter un peu de ravitaillement à sa jeune épouse.

Par un début de nuit, sur la route qui descend sur Terrasson, une patrouille de miliciens lui cria : « Halte » ! Il répondit : « je n'ai pas de freins » ! Et il se dressa droit sur les pédales de son vélo pour s'engager vivement dans la descente... Les miliciens n'osèrent pas ouvrir le feu car ils se doutaient que c'était un envoyé du maquis et craignaient les représailles de ces derniers, qui ne plaisantaient pas non plus !

Il entendit pourtant une moto démarrer derrière lui, alors il prit à droite, dévala par les ruelles du Haut Terrasson et se réfugia chez son père qui vivait avec sa